

RECUEIL
DE VOYAGES
DE M^{re}
THEVENOT,

DEDIE' AU ROY.



A PARIS,
Chez ESTIENNE MICHALLET
rue S. Jacques à l'Image S. Paul.

M. DC. LXXXI.

Avec Privilège du Roy.



DECOUVERTE
DE QUELQUES PAYS
ET NATIONS
DE
L'AMERIQUE
SEPTENTRIONALE.



LE m'embarquay avec le Sieur Joliet, qui avoit esté choisi pour conduire cette entreprise, le treize May 1673. avec cinq autres François sur deux Canots d'écorce, avec un peu de bled d'Inde & quelques chairs boucannées pour toute provision. L'on avoit eu le soin de tirer des Sauvages tout ce qui s'estoit pu tirer de lumières de ces pays; l'on en avoit même tracé une Carte sur leur récit, les rivières y

estoit marquées, le nom des Nations que nous devons traverser, & les rans de vent que nous devons suivre dans ce Voyage.

La premiere Nation que nous rencontraîmes fut celle de la Folle Avoine. J'entray dans leur riviere pour aller visiter ces Peuples, auxquels nous avons presché l'Evangile depuis plusieurs années; aussi s'y trouvent-ils plusieurs bons Chrétiens. La Folle Avoine dont ils portent le nom, parce qu'elle se trouve sur leur terre, est une sorte d'herbe qui croît naturellement dans les petites rivières dont le fond est de vase, & dans des lieux marécageux: Elle est bien semblable à celle qui croît parmy nos bleds, les épis sont sur des tuyaux noiez d'espace en espace; ils sortent de l'eau vers le mois de juin, & vont toujours montant jusqu'à ce qu'ils surmontent de deux pieds environ, le grain n'est pas plus gros que celui de nos avoines, mais une fois plus long, aussi la farine en est-elle plus abondante. Voicy comme les Sauvages la cueillent & la preparent pour la manger. Dans le mois de Septembre, qui est le mois de cette recolte, ils vont en Canot au travers de ces champs de la Folle Avoine; ils en secouent les épis dans le Canot à mesure qu'ils avancent, le grain tombe aisément s'il est meur, & en font leur provision: Mais pour le nettoyer de la paille, & d'une pellicule dans laquelle il est enfermé,

ils le mettent sécher à la fumée sur un gril de bois sous lequel ils font un petit feu pendant quelques jours , & lorsque l'avoine est bien séchée , ils la mettent dans une peau en forme de poche , laquelle ils enfoncent en terre dans un trou fait à ce dessein ; puis ils la pillent avec les pieds tant que le grain s'étant séparé de la paille ils le vannent aisément ; après quoy ils le pillent pour le réduire en farine , ou mesme sans estre pilé ils le font cuire dans l'eau , qu'ils assaisonnent avec de la graisse , & de cette façon on trouve la folle avoine presque aussi bonne que le ris , quand-on n'y met point de meilleur assaisonnement.

Je racontay à ces Peuples de la Folle Avoine le dessein que j'avois d'aller découvrir ces Nations éloignées pour les pouvoir instruire des mysteres de nostre sainte Religion. Ils en furent extrêmement surpris , & firent tout leur possible pour m'en dissuader : Ils me représenterent que je rencontrerois des Nations qui ne pardonnent jamais aux Etrangers , auxquels ils cassent la teste sans aucun sujet ; que la guerre qui estoit allumée entre divers Peuples qui estoient sur nostre route nous exposoit à un danger manifeste d'estre enlevés par des bandes de guerriers qui sont toujours en campagne ; que la grande rivière est tres-dangereuse quand on n'en sçait pas les endroits ; qu'elle estoit pleine de monstres effroyables

qui devoient les hommes & les Canots tout ensemble ; qu'il y a même un Demon qu'on entend de loin qui en ferme le passage & qui abysme ceux qui osent s'en approcher : enfin que les chaleurs sont si excessives qu'elles nous causeroient la mort infailliblement.

Je les remerciai de ces bons avis , mais je leur dis que je ne les pouvois pas suivre ; puisqu'il s'agissoit du salut des ames , pour lesquelles je serois ravi de donner ma vie ; que je me moquois de ce Demon pretendu ; que nous nous defendrions bien de ces monstres marins , & qu'au reste nous nous tiendrions sur nos gardes pour éviter les autres dangers dont ils nous menaçoient. Apres les avoir fait prier Dieu & leur avoir donné quelques instructions , je me separay d'eux , & nous estant embarquez sur nos Canots , nous arrivâmes où nos Peres travaillent utilement à la conversion de ces peuples.

Cette Baye porte un nom qui n'a pas une si mauvaise explication en la langue des Sauvages : car ils l'appellent plutôt la Baye Salée , que des Puans , quoy que parmi eux ce soit presque la même chose. C'est aussi le nom qu'ils donnent à la mer ; ce qui nous a obligé à faire de tres-exactes recherches pour découvrir s'il n'y avoit pas en ces quartiers quelque fontaine d'eau salée , comme il y en a au pays des Iroquois , mais nous n'en avons point

trouvé. Nous jugeons donc qu'on luy a donné ce nom à cause de quantité de vase & de bouë qui s'y rencontre, d'où s'élevent continuellement de méchantes vapeurs qui y causent les plus grands & les plus continuels tonnerres que j'aye jamais entendu.

La Baye a environ trente lieues de profond, & huit de large en son commencement: cette largeur va toujours se retrécissant jusques dans le fond, où il est aisé de remarquer la marée, qui a son flux & reflux réglé presque comme celuy de la mer. Ce n'est pas icy le lieu d'examiner si ce sont des vrayes marées, si elles sont causées par des vents; s'il y a des vents qui sont les avant-coureurs de la Lune ou à sa suite, lesquels par conséquent agitent le Lac & luy donnent comme son flux & reflux toutes les fois que la Lune monte sur l'Orison; Ce que je puis dire de certain est que quand l'eau est bien calme, on la voit aisément monter & descendre suivant le cours de la Lune; quoy que je ne nie pas que ce mouvement ne puisse estre causé par des vents qui passant sur le milieu du Lac font que les bords croissent & décroissent de la façon qu'il paroît à nos yeux.

Nous quittâmes cette Baye pour entrer dans la Riviere qui s'y décharge: Elle est très-belle en son embouchûre; & coule doucement; elle est pleine d'Ouardes, de Canards, de

Cerelles, & d'autres oyseaux qui y sont attirés par la folle avoine, dont ils sont fort frians. Quand on a un peu avancé dans cette rivière, on la trouve très-difficile, tant à cause des courans que des rochers qui coupent les Canots & les pieds de ceux qui les traînent, sur tout lorsque les eaux sont basses. Nous franchîmes par tout heureusement ces rapides; & en approchant des Maskoutens, ou de la Nation du Feu, j'eus la curiosité de boire des Eaux minerales de la rivière qui n'est pas loin de cette Bourgade. Je pris aussi le tems de reconnoître un Simple, qu'un Sauvage qui en sçait le secret a enseigné au P. Alloïes : Sa racine sert contre la morsure des Serpens, Dieu ayant voulu donner ce remède contre un venin qui est très-fréquent en ce pays. Cette racine est fort chaude, & a un goût de poudre quand on l'écrase sous la dent. Il faut la mâcher & la mettre sur la piquette du Serpent, qui en a une si grande horreur qu'il s'enfuit même de celui qui en a esté frotté; Elle produit plusieurs tiges hautes d'un pied, dont la feuille est un peu longue & la fleur blanche, & ressemble à la giroflée. J'en mis dans mon Canot pour l'examiner.

C'est icy le terme des découvertes qu'ont faits les François, & ils n'ont pas encore passé plus avant. Ce Bourg est composé de trois sortes de Nations qui s'y sont ramassées; des

L'Amérique Septentrionale. 7

Miamis, des Maskoutens, & des Kigabeux ; Les premiers sont les plus civils, les plus libéraux & les mieux faits ; ils portent deux longues moustaches sur les oreilles qui leur donnent bonne grace ; ils passent pour guerriers, & sont rarement des partis sans succès ; ils sont fort dociles & écoutent tout ce qu'on veut leur dire, & ont paru si avides d'entendre le P. Alloües quand il les instruisoit, qu'ils luy donnoient peu de repos même pendant la nuit. Les Maskoutens & les Kigabeux sont plus grossiers, & semblent des payfans en comparaison des autres. Comme les écorces à faire des Cabanes sont rares en ce pays, ils se servent de joncs, qui leur tiennent lieu de muraille & de couverture. La commodité de ces Cabanes de jonc est grande, ils les mettent en paquets & les portent où ils veulent pendant le temps de leurs chasses.

Lorsque je les visitay je fus extrêmement consolé de voir une belle Croix plantée au milieu de ce Bourg, & ornée de plusieurs peaux blanches, de ceintures rouges, d'arcs & de flèches que ces bonnes gens avoient offerts au grand Manitou ; c'est le nom qu'ils donnent à Dieu, pour le remercier de ce qu'il avoit eu pitié d'eux pendant l'hiver, leur donnant une chasse abondante.

Je pris plaisir de voir la situation de cette Bourgade. Elle est belle & divertissante : car

d'une éminence sur laquelle elle est placée on découvre de toutes parts des prairies à perte de vue , partagées par des bocages & bois de haute fustaye ; la terre y est très-bonne & rend beaucoup de bled d'Inde , les Sauvages ramassent quantité de prunes & de raisins.

Nous ne fûmes pas plutôt arrivés que nous assemblâmes les anciens Monsieur Joliet & moy. Je leur dis , qu'il estoit envoyé de la part de Monsieur nostre Gouverneur pour découvrir de nouveaux pays , & moy de la part de Dieu pour les éclairer des lumieres du saint Evangile ; qu'au reste le Maître souverain de nos vies vouloit estre connu de toutes les Nations , & que pour obeir à ses volontez je ne craignois pas la mort , à laquelle je m'exposois dans des voyages si périlleux ; que nous avions besoin de deux guides pour nous mettre dans nostre route : nous leur fîmes un présent en les priant de nous les accorder , ce qu'ils firent très civilement , & même voulurent aussi nous parler par un présent , qui fut une natte pour nous servir de lit durant nostre voyage. Le lendemain , qui fut le 10 Juin , deux Miamis qu'on nous donna pour guides s'embarquerent avec nous à la vue d'un grand monde , qui ne pouvoit assez s'étonner de voir sept François seuls en deux Canots oser entreprendre une expedition si extraordinaire & si hasardeuse.

L'Amerique Septentrionale.

Nous sçavions qu'à trois lieues de Mefcourens estoit une Riviere qui se décharge dans celle de Mississipy. Nous sçavions encore que le Rum de vent que nous devions tenir estoit l'Oüest-sur-l'Oüest; mais le chemin est si partagé de Marais & de petits Lacs, qu'il est aisé de s'y égarer, d'autant plus que la riviere qui y mène est si chargée de foïlle avoine qu'on a peine à en reconnoître le Canal; c'est en quoy nous avions besoin de nos deux Guides: aussi nous conduisirent-ils heureusement jusqu'à un portage de deux mil sept cens pas, & nous aiderent à transporter nos Canots pour entrer dans cette riviere, apres quoy ils s'en retournerent, nous laissant seuls en ce pays inconnû entre les mains de la Providence.

Nous quittons donc les Eauës qui vont jusqu'à Quebec, à cinq ou six cens lieues d'icy, pour prendre celles qui nous conduiront désormais dans des Terres étrangères. Avant que de nous y embarquer nous commençâmes tous une nouvelle devotion à la Sainte Vierge immaculée que nous pratiquâmes tous les jours, luy adressans des prieres particulieres pour mettre sous sa protection & nos personnes & le succès de nostre voyage; & apres nous estre encouragés les uns les autres nous montâmes en Canot.

La Riviere sur laquelle nous nous embarquâmes s'appelle Mefcoulin; elle est fort lar-

ge, son fond est du sable qui fait diverses bâtures, lesquelles rendent cette navigation très-difficile ; elle est pleine d'Isles couvertes de vignes. Sur le fond paroissent de bonnes terres, entremêlées de bois, de prairies, de côteaux. On y voit des noyers, des chesnes, des bois blancs, & une autre espèce d'arbres dont les branches sont armées de longues épines. Nous n'avons vu ny gibier ny poissons, mais des Chevreuils & des Vaches en grande quantité. Après avoir navigé trente lieues, nous aperçûmes un endroit qui avoit toutes les apparences de Mines de fer : De fait, un de nous qui en a vu autrefois assure que celles que nous avons trouvées sont fort bonnes & très-abondantes ; Elles sont couvertes de trois pieds de bonne terre, assez proches d'une chaîne de rochers, dont le bas est couvert de fort beaux bois. Après une navigation de quarante lieues sur cette même route, nous arrivâmes à l'embouchure de notre Rivière, & nous nous trouvâmes à 42 degrés & demy d'élévation ; Nous entrâmes heureusement dans Mississipy le 17 Juin, avec une joye que je ne puis exprimer.

Nous voila donc sur cette Rivière si renommée dont j'ay tâché de remarquer attentivement toutes les singularitez. La Rivière de Mississipy tire son origine de divers Lacs qui sont dans les pays des Peuples du Nord ; elle

est étroite à la décharge de Misirous, son courant qui porte du costé du Sud estant paisible; à la droite on void une grande chaîne de montagnes fort hautes, & à la gauche de belles terres entrecoupées d'Isles en divers endroits. En sondant nous avons trouvé dix-neuf brasses d'eau, sa largeur est fort égale, elle a quelquefois trois quarts de lieues. Nous suivions doucement son cours qui va au Sud & au Sudest jusqu'au 42 degré d'élevation. C'est icy que nous nous appercevons bien qu'elle a tout changé de face; il n'y a presque plus de bois ny de montagnes, les Isles sont couvertes de plus beaux arbres, nous ne voyons que des Chevreuils & des Vaches, des Ourdes & Cygnes sans ailles, parce qu'ils quittent leurs plumes en ce pays. Nous rencontrons de temps en temps des poissons monstrueux, un desquels donna si rudement contre nostre Canon, que je crus que c'estoit un gros arbre qui l'alloit mettre en pieces: Un monstre qui avoit une teste de Tygre, le nez pointu comme celui d'un Chat sauvage, avec de la barbe, des oreilles droites élevées en haut; la teste étoit grise, le col noir. Nous n'en vismes pas davantage. Quand nous avons jeté nos rets à l'eau, nous avons pris des Esturgeons, & une espece de poisson extraordinaire: il ressemble à la Truite, avec cette difference qu'il a la gueule, les yeux & le nez plus petits, & qu'il

a proche du nez une arrête faite comme un**o** bulque de femme large de trois doigts ; longue d'une coudée , au bout de laquelle est un rond large comme la main ; cela l'oblige souvent en sautant hors l'eau de tomber en arriere. Estant descendus jusqu'au 41 degré 28 minutes , suivant le mesme rum , nous trouvons que les Cocqs d'Inde ont pris la place du gibier , & les Pisixious , ou Bœufs sauvages , celles des autres bestes.

Nous appellons les Pisixious Bœufs sauvages , parce qu'ils sont fort semblables à nos Bœufs domestiques ; ils ne sont pas plus longs , mais ils sont plus d'une fois plus gros & plus corpulens : nos gens en ayant tué un , treize personnes avoient bien de la peine à le remuer : ils ont la teste fort grosse , le front large & plat , d'un pied & demy entre les cornes , qui sont toutes semblables à celles de nos Bœufs , mais elles sont noires & plus grandes ; ils ont sous le col comme une grande falc qui pend au bas , & sur le dos une bosse assez élevée ; toute la teste , le col & une partie des épaules sont couvertes d'un grand crin comme celuy des Chevaux , c'est une hure longue d'un pied , qui les rend hideux , & leur tombant sur les yeux les empêchent de voir devant eux : le reste du corps est revestu d'un gros poil frisé , à peu près comme celuy de nos Moutons , mais bien plus fort & plus épais , il tom-

be en Esté , & la peau devient douce comme velours : c'est pour lors que les Sauvages emploient leurs peaux pour leur faire des robes qu'ils peignent de diverses couleurs. La chair & la graisse des Pisixious est excellente , & fait le meilleur mets de leurs festins : au reste ils sont tres-dangereux , il ne se passe point d'année qu'ils ne tuent quelques Sauvages , quand on vient les attaquer , ils prennent s'ils peuvent un homme avec les cornes , l'enlèvent en l'air , puis ils le jettent contre terre , le foulent des pieds & le tuent. Si l'on tire de loin sur eux de l'arc ou du fuzil , il faut si-tost apres le coup se jeter à terre & se cacher dans l'herbe ; car s'ils apperçoivent celui qui a tiré , ils courent apres & le vont attaquer : comme ils ont les pieds gros & assez courts ils ne vont pas bien viste , si ce n'est lorsqu'ils sont irrités ; ils sont épars dans des prairies comme des troupeaux , j'en ay veu une bande de quatre cens.

Nous avançons toujours , mais comme nous ne sçavons où nous allons , ayant fait déjà plus de cent lieues sans avoir rien découvert que des bestes & des oyseaux , nous nous tenons bien sur nos gardes ; c'est pourquoy nous ne faisons qu'un petit feu à terre sur le soir pour préparer nostre repas , & apres souper nous nous éloignons de terre le plus que nous pouvons & nous allons passer la nuit dans nos Canots , que nous tenons à l'ancre sur la ri-

viere assez loin des bords , & qui n'empesche point que quelqu'un de nous ne soit toujours en sentinelle de peur de surprise. Allant par le Sud & Sud-sur-l'Oüest, nous nous trouvons à la hauteur de 41 degré & jusqu'à 40 degrez quelques minutes en partie par le Sud-Oüest, après avoir avancé plus de soixante lieues depuis nostre entrée dans la rivière , sans rien découvrir.

Enfin le vingt-cinq Juin nous aperçûmes sur le bord de l'eau des pistes d'hommes , & un petit sentier assez battu qui entroit dans une belle prairie , nous nous arrêtâmes ; & jugeant que c'estoit quelque chemin qui conduisoit à quelque Village de Sauvages , nous prîmes résolution de l'aller reconnoître. Nous laissons donc nos deux Canots sous la garde de nos gens , leur recommandant bien de ne se pas laisser surprendre ; apres quoy Monsieur Joliet & moy entreprîmes cette découverte , assez hazardeuse pour deux hommes seuls , qui s'exposent à la discretion d'un peuple barbare & inconnu. Nous suivons en silence ce petit sentier , & apres avoir fait environ deux lieues , nous descouvristmes un Village sur le bord d'une rivière , & deux autres sur un costeau , écartez du premier d'une demie lieue : Ce fut pour lors que nous nous recommandâmes à Dieu de bon cœur , & ayant imploré son secours , nous passâmes outre sans estre décou-

retés , & nous vinîmes si près que nous entendions même parler les Sauvages. Nous crûmes donc qu'il estoit temps de nous découvrir par un cry que nous poussâmes de toutes nos forces , en nous arrêtant sans plus avancer. A ce cry les Sauvages sortent promptement de leurs Cabanes , & nous ayant probablement reconnu pour François , sur tout voyant une robe noire , ou du moins n'ayant aucun sujet d'apprehender , puisque nous n'étions que deux hommes & que nous les avions avertis de nostre arrivée ; ils députent quatre Vieillards pour nous venir parler , dont deux portoient des pipes à prendre du tabac , bien ornées & bien empanachées de divers plumages ; ils marcholent à petit pas , & élevant leurs pipes vers le Soleil , ils sembloient luy présenter à fumer , sans néanmoins dire aucun mot. Ils furent assez long-temps à faire le peu de chemin depuis leur Village jusqu'à nous : Enfin nous ayant abordé , ils s'arrêtèrent pour nous considérer avec attention : je me rasséray voyant ces ceremonies , qui ne se font parmy eux que pour les amis , & bien plus quand je les vis couverts d'étoffe , jugeant par là qu'ils estoient de nos Alliez. Je leur parlay donc le premier. Je leur demanday qui ils étoient : Ils me répondirent qu'ils estoient Illinois , & pour marque de paix ils nous présentèrent leurs pipes pour fumer. Ensuite ils

nous inviterent d'entrer dans leur Village, où tout le peuple nous attendoit avec impatience. Ces pipes à prendre du tabac s'appellent en ce pays des Calumets. Ce mot-cy est mis tellement en usage, que pour estre entendu je seray obligé de m'en servir, ayant à en parler plusieurs fois.

A la porte de la Cabanne où nous devions estre receu estoit un Vieillard, qui nous attendoit dans une posture assez surprenante, qui est la ceremonie qu'ils gardent lorsqu'ils reçoivent des Etrangers. Cet homme estoit debout & tout nud, tenant ses mains étendues & élevées vers le Soleil, comme s'il eût voulu se défendre contre les rayons, lesquels neanmoins passaient sur son visage entre ses doigts : Quand nous fûmes proche de luy, il nous fit ce compliment ; *Que le Soleil est beau, François, quand tu nous viens visiter : tout nostre Bourg t'attend, tu entreras en paix dans toutes nos Cabanes.* Il nous introduisit dans la sienne, où il y avoit une foule de monde qui nous devoit des yeux, & qui cependant gardoit un profond silence. On entendoit seulement ces paroles, qu'on nous adressoit de tems en tems & d'une voix basse, *Que voila qui est bien, mes Freres, que vous nous visitez.*

Après que nous eûmes pris places, on nous fit la civilité ordinaire, qui est de nous présenter

sentir des Calumets. Il ne faut pas les refuser, si on ne veut passer pour ennemy, ou du moins pour incivil ; pourveu qu'on fasse semblant de fumer c'est assez. Pendant que tous les Anciens pernoient apres nous pour nous honorer, on vint nous inviter de la part du grand Capitaine de tous les Illinois, de nous transporter en sa Bourgade, où il vouloit tenir Conseil avec nous. Nous y allâmes en bonne compagnie : car tous ces peuples qui n'avoient jamais veu de François chez eux ne se lassoient point de nous regarder, ils se couchoient sur l'herbe le long des chemins ; ils nous devançoient, puis ils retournoient sur leurs pas pour nous revoir : tout cela se faisoit sans bruit & avec les marques d'un grand respect qu'ils avoient pour nous.

Estant arrivez au Bourg du grand Capitaine, nous le vîmes à l'entrée de sa Cabane au milieu de deux Vieillards, tous trois debout & nus, tenans le Calumet tourné vers le Soleil. Il nous harangua en peu de mots, nous felicitant de nostre arrivée ; il nous presenta ensuite son Calumet, & nous fist fumer en mesme tems que nous entrions dans sa Cabane, où nous reçûmes toutes les caresses ordinaires.

Voyant tout le monde assemblé & dans le silence, je leur parlay par quatre presens que je leur fis : Par le premier je leur disois, Que nous marchions en paix pour visiter les Na-

tions qui estoient sur la riviere jusqu'à la mer ? Par le second, j'e leur declaray que Dieu qui les a créez avoit pitié d'eux, puis qu'apres tant de temps qu'ils l'ont ignoré il vouloit se faire connoistre à eux ; que j'estois envoyé de sa part à ce dessein, que c'estoit à eux de le reconnoistre & de luy obeir : Par le troisieme, *Que* le grand Capitaine des François leur faisoit sçavoir, que c'estoit luy qui mettoit la paix par tout, & qui avoit dompré les Iroquois ; Enfin, par la quatrieme nous les prions de nous donner toutes les connoissances qu'ils auroient de la mer, & des Nations par lesquelles nous devions passer pour y arriver : Ensuite dequoy le Capitaine mit le petit Esclave près de nous & nous fit un present, qui estoit un Calumet tout mystereux, dont ils font plus d'estat que d'un Esclave. Il nous témoignoît par ce present l'estime qu'il faisoit de Monsieur nostre Gouverneur sur le recit que nous luy en avions fait ; Et par le troisieme, il nous pria de la part de toute la Nation de ne pas passer outre, à cause des grands dangers où nous nous exposions. Je répons, que je ne craignois pas la mort, & que je n'estimois point de plus grand bonheur que de perdre la vie pour la gloire de Dieu. C'est ce que ces pauvres peuples ne peuvent comprendre.

Le Conseil fut suivi d'un grand festin, qui consistoit en quatre mets, qu'il falloit prendre

avec toutes leurs façons. Le premier fût un grand plat de bois plein de Saganité, c'est à dire de cette farine de bled d'Inde, qu'on fait bouillir avec de l'eau qu'on assaisonne de graisse : Le Maître des Ceremonies tenant une cuilliere pleine de Saganité me la presenta à la bouche par trois ou quatre fois, il fit le mesme à Monsieur Joliet. Ensuite il fit paroître un second plat où il y avoit trois poissons; il en prit quelques morceaux pour en ôter les arêtes, & ayant soufflé dessus pour les rafraichir, il nous les mit à la bouche comme l'on donne la bequée à un oiseau. On apporte pour troisième service un grand Chien qu'on venoit de tuer, mais ayant appris que nous n'en mangions point, on le retira de devant nous; Et le quatrième fut une piece de bœuf sauvage dont on nous mit à la bouche les morceaux les plus gras.

Après ce festin, il fallut aller visiter tout le Village, qui est bien de trois cens Cabanes. Pendant que nous marchions par les rues, un Orateur haranguoit continuellement, pour obliger tout le monde à nous voir sans nous être importuns : on nous presentoit par tout des ceintures, des jarretieres & autres ouvrages faits de poil d'Ours, ou de Bœufs sauvages; Ce sont là toutes les raretez qu'ils ont. Nous couchâmes dans la Cabane du Capitaine, & le lendemain nous prîmes congé de luy, promet-

tant de repasser par son Bourg dans quatre Lunes : Il nous conduisit jusques dans nos Canots, avec près de six cens personnes qui nous virent embarquer, nous donnant toutes les marques qu'ils pouvoient de la joye que nôtre visite leur avoit causée.

Avant de quitter le pays des Illinois, il est bon que je rapporte icy ce que j'ay reconnu de leurs coutumes & de leurs façons de faire.

Qui dit Illinois, c'est comme qui diroit en leur langage, les hommes; comme si les autres Sauvages auprès d'eux ne passioient que pour des bestes; aussi faut-il avouer qu'ils ont un air d'humanité que nous n'avons pas remarqué dans les autres Nations que nous avons vues sur nostre route; le peu de séjour que j'ay fait parmi eux ne m'a pas permis de prendre toutes les connoissances que j'aurois souhaité de toutes leurs façons de faire. Voicy ce que j'en ay remarqué. Ils sont divisez en plusieurs Bourgades, & quelques-unes assez éloignées de celles dont nous parlons, qui s'appellent Perotiarca; c'est ce qui met de la différence dans leur langue, laquelle tient de l'Algonquin, de sorte que nous nous entendions bien les uns les autres: Leur naturel est doux & traitable, ils ont plusieurs femmes dont ils sont tres jaloux, ils les veillent avec un grand soin, ils leurs coupent mesmes le nez ou les oreilles quand elles ne sont pas sages; j'en

ny veu plusieurs qui portoient les marques de leur infidélité. Ils ont le corps bien fait, ils sont lestes & adroits à tirer de l'arc; ils se servent aussi de fusils, qu'ils achètent des Sauvages nos alliez qui ont commerce avec nos François; ils en usent premierement pour donner de l'épouvante par le bruit & la fumée à leurs ennemis qui n'en ont point l'usage & n'en ont jamais veu, pour estre trop éloignez vers le Couchant. Ils sont belliqueux & se rendent redoutables aux peuples éloignez du Sud & de l'Ouest, où ils vont faire des Esclaves, desquels ils se servent pour trafiquer, les vendant cherement à d'autres Nations pour d'autres marchandises. Ces Sauvages si éloignez chez qui ils vont en guerre n'ont aucune connoissance des Europeens; ils ne savent ce que c'est ny de fer, ny de cuivre, & n'ont que des couteaux de pierre.

Quand les Illinois partent pour aller en guerre, il faut que tout le Bourg en soit averti par un grand cry qu'ils font à la porte de leurs Cabanes le soir & le matin avant que de partir; les Capitaines se distinguent des Soldats par des écharpes rouges qu'ils portent, elles sont faites de crin d'Ours, ou de poil de Bœufs sauvages, avec assez d'industrie, dont il y a grande quantité à quelques journées du Bourg. Ils vivent de chasse, qui est abondante en ce pays, & de bled d'Inde, dont ils font toute

jours une bonne recolte ; aussi n'ont-ils jamais souffert de famine : ils sèment aussi des fèves & des melons qui sont excellens , sur tout ceux qui ont la graine rouge ; leurs citrouilles ne sont pas des meilleures , ils les font sécher au Soleil pour les manger pendant l'Hyver & le Printemps ; les Cabanes sont fort grandes , elles sont couvertes & pavées de nattes faites de joncs ; ils trouvent toute leurs vaisselles dans le bois , & leurs cuillieres dans le test des Bœufs , dont ils sçavent si bien accommoder le crane , qu'ils s'en servent aisément pour manger leur sagamité. Ils sont liberaux dans leurs maladies , & croient que les medicamens qu'on leur donne operent à proportion des presens qu'ils font à leurs Medecins. Ils n'ont que des peaux pour habits : les femmes sont vêtues fort modestement & dans une grande bien-séance , au lieu que les hommes ne se mettent pas en peine de se rien couvrir. Je ne sçay par quelle superstition quelques Iinois , aussi bien que quelques Nadoïeffis , étant encore jeunes prennent l'habit de femme qu'ils gardent toute leur vie : il y a du mystere , car ils ne se marient jamais , & font gloire de s'abaisser à faire tout ce que font les femmes ; ils vont pourtant en guerre , mais ils ne peuvent se servir que de la massé & non pas de l'arc & de la flèche , qui sont les armes propres pour les hommes ; ils assistent à toutes les

Jongleries & à toutes les Dances solennelles qui se font en l'honneur du Calumet, ils y chantent, mais ils n'y peuvent pas danser ; ils sont appelés au Conseil, où l'on ne peut rien décider sans leurs avis : enfin la profession qu'ils font d'une vie extraordinaire les fait passer pour des Manitous, c'est à dire de grands génies, ou personnes de conséquence.

Il ne reste plus qu'à parler du Calumet. Il n'est rien parmi eux ni de plus mystérieux ni de plus recommandable, on ne rend pas tant d'honneur aux sceptres des Rois qu'ils luy en rendent, il semble estre le Dieu de la paix & de la guerre, l'arbitre de la vie & de la mort; c'est assez de le porter sur soy & de le faire voir pour marcher en assurance au milieu des ennemis, qui dans le fort du combat mettent bas les armes quand ils les montrent : c'est pour cela que les Illinois m'en donnerent un pour me servir de sauvegarde auprès des Nations par lesquelles je devois passer dans mon voyage. Il y a un Calumet pour la paix & un pour la guerre ; ils s'en servent encore pour terminer leurs différens & pour affermir leurs alliances, ou pour parler aux Etrangers.

Il est composé d'une pierre rouge polie comme du marbre, & percée d'une telle façon qu'un bout sert à recevoir le tabac, & l'autre s'enclave dans le manche, qui est un baston de deux pieds de long, gros comme une canne

ordinaire & percé par le milieu ; il est embellí de la teste & du col de divers oíseaux, dont le plumage est tres-beau ; ils y ajoutent aussi de grandes plumes rouges, vertes, & d'autres couleurs, dont il est tout empanaché ; ils en font estat particulièrement, parce qu'ils le regardent comme le Calumet du Soleil ; & de fait, ils le luy présentent pour fumer quand ils veulent obtenir du calme, ou de la pluye, ou du beau temps. Ils font scrupule de se baigner au commencement de l'Esté, ou de manger des fruits nouveaux qu'après l'avoir dansé. En voicy la façon.

La dance du Calumet, qui est fort celebre parmy ces peuples, ne se fait que pour des sujets considerables ; quelquefois c'est pour affermir la paix, ou se réunir pour quelque grande guerre, c'est d'autres fois pour une réjouissance publique, tantost on en fait honneur à une Nation qu'on invite d'y assister, tantost ils s'en servent à la reception de quelque personne considerable, comme s'ils vouloient luy donner le divertissement du Bal ou de la Comedie ; l'Hyver la ceremonie se fait dans une Cabane, l'Esté c'est en raze campagne. La place étant choisie, on l'environne tout à l'entour d'arbres pour mettre tout le monde à l'ombre de leurs feuillages, pour se défendre des chaleurs du Soleil ; on étend une grande natte de joncs peinte de diverses couleurs au milieu de la place ; elle

Iert comme de tapis pour mettre dessus avec honneur le Dieu de celuy qui fait la Danse ; car chacun a le sien , qu'ils appellent leur Manitou , c'est un serpent , ou un oiseau , ou une pierre , ou chose semblable ; qu'ils ont resvé en donnant , & en qui ils mettent toute leur confiance pour le succez de leur guerre , de leur pesche & de leur chassé ; près de ce Manitou , & à sa droite , on met le Calumet en l'honneur de qui se fait la feste , & tout à l'entour on fait comme un trophée , & on étend les armes dont se servent les guerriers de ces Nations , sçavoir la massue , la hache d'arme , l'arc , le carquois & les flèches.

Les choses estant ainsi disposées & l'heure de la Dance approchant , ceux qui sont nommez pour chanter prennent la place la plus honorable sous les fetillages ; ce sont les hommes & les femmes qui ont les plus belles voix , & qui s'accordent parfaitement bien ensemble ; tout le monde vient ensuite se placer en rond sous les branches , mais chacun en arrivant doit saluer le Manitou , ce qu'il fait en petulant & jettant de sa bouche la fumée sur luy , comme s'il luy presentoit de l'encens ; chacun va d'abord avec respect prendre le Calumet , & le soutenant des deux mains , il le fait dancier en cadence , s'accordant bien avec l'air des chansons ; il luy fait faire des figures bien différentes , tantost il le fait voir à toute l'assem-

blée se tournant de costé & d'autre ; après cela, celui qui doit commencer la Danse paroist au milieu de l'assemblée , & va d'abord , & tantost il le presente au Soleil , comme s'il le vouloit faire fumer , tantost il l'incline vers la terre , d'autresfois il luy étend les aîles comme pour voler , d'autres fois il l'approche de la bouche des assistans , afin qu'ils fument, le tout en cadence ; & c'est comme la premiere Scene du Ballet.

La seconde consiste en un Combat qui se fait au son d'une espece de tambour , qui succede aux chansons , ou mesme qui s'y joignant , s'accordant fort bien ensemble : le Danseur fait signe à quelque guerrier de venir prendre les armes qui sont sur la natte , & l'invite à se battre au son des tambours ; celui-cy s'approche , prend l'arc & la flèche , avec la hache d'armes , & commence le duel contre l'autre , qui n'a point d'autre défense que le Calumet. Ce spectacle est fort agreable , sur tout le faisant toujours en cadence ; car l'un attaque, l'autre se defend ; l'un porte des coups , l'autre les pare ; l'un fuit , l'autre le poursuit , & puis celui qui suivoit tourne visage & fait fuir son ennemy ; ce qui se passe si bien par mesure & à pas comptez & au son réglé des voix & des tambours , que cela pourroit passer pour une assez belle entrée de Ballet en France. La troisième Scene consiste

en un grand Discours que fait celuy qui tient le Calumet , car le Combat estant fini sans sang répandu , il raconte les batailles où il s'est trouvé, les victoires qu'il a remportées ; il nomme les Nations , les lieux & les Captifs qu'il a faits ; & pour recompense celuy qui préside à la Dance luy fait présent d'une belle robe de Castor , ou de quelqu'autre chose , & l'ayant receu il va présenter le Calumet à un autre , celui-ci à un troisième , & ainsi de tous les autres , jusques à ce que tous ayant fait leur devoir , le President fait présent du Calumet mesme à la Nation qui a esté invitée à cette Ceremonie , pour marque de la paix eternelle qui sera entre les deux peuples.

Voicy quelqueune des Chansons qu'ils ont coutume de chanter , ils leur donnent un certain tour qu'on ne peut assez exprimer par la Note , qui neanmoins en fait toute la grace.

Ninabani , ninabani , ninabani nani ongo.

Nous prenons congé de nos Illinois sur la fin de Juin , vers les trois heures apres midy , nous nous embarquons à la venë de tous ces peuples , qui admiroient nos petits Canots ,

n'en ayans jamais veu de semblables.

Nous descendons suivant le courant de la rivière appelée Pekitanoni, qui se décharge dans Mississipy venant du Nord-Ouest, de laquelle j'ay quelque chose de considerable à dire, apres que j'auray raconté ce que j'ay remarqué sur cette rivière.

Passant proche des rochers assez hauts, j'y apperceus un Simple qui m'a paru fort extraordinaire; sa racine est semblable à de petits naveaux attachez les uns aux autres par de petits filers qui ont le goût de carottes, de cette racine sort une feuille large comme la main, épaisse d'un doigt, avec des taches; au milieu de cette feuille naissent d'autres feuilles toutes semblables aux placques qui servent de flambeaux dans nos sales, & chaque feuille porte cinq ou six fleurs jaunes en forme de clochettes.

Nous trouvâmes quantité de meures aussi grosses que celles de France, & un petit fruit que nous prîmes d'abord pour des olives, mais il avoit le goût d'orange; & un autre fruit gros comme un œuf de poule, nous le fendîmes en deux, & il y parut deux séparations, dans chacune desquelles il y a huit ou dix fruits enchassés, ils ont la figure d'amande & sont fort bons quand ils sont meurs, l'arbre néanmoins qui les porte a tres-mauvaise odeur, & sa feuille ressemble à celle du noyer. Il se

trouve aussi dans les prairies un fruit semblable à des noisettes, mais plus tendres, les feuilles sont fort grandes & viennent d'une tige, au bout de laquelle est une tige semblable à celle d'un tournesol, dans laquelle toutes ces noisettes sont proprement arrangées: elles sont fort bonnes cuites & crues.

Comme nous costoyons des rochers affreux pour leur hauteur & pour leur largeur, nous vîmes sur un de ces rochers deux Monstres en peinture, qui nous firent peur d'abord, & sur lesquels les Sauvages les plus hardis n'osent arrêter long-temps les yeux. Ils sont gros comme un Veau, ils ont des cornes à la tete comme un Chevreuil, un regard affreux, des yeux rouges, une barbe de Tygre, la face a quelque chose de l'homme, le corps couvert d'écaille, la queue si longue qu'elle fait tout le tour du corps, passant par-dessus la tete, & retournant entre les jambes elle se termine en queue de poisson; le verd, le rouge & le noir sont les teintes ou les couleurs qui le composent: Au reste ces deux Monstres sont si bien peints, que nous ne pouvons pas croire qu'aucun Sauvage en soit l'auteur, puisque les bons Peintres en France auroient peine à si bien faire, & d'ailleurs ils sont si haut élevez sur le rocher, qu'il est difficile d'y atteindre commodément pour des Peintres.

Comme nous nous entretenions sur ces

Monstres , voguans paisiblement dans une belle eau claire & dormante , nous entendîmes le bruit d'un rapide dans lequel nous allions tomber : je n'ay rien vu de plus affreux ; un embarras de gros arbres entiers , de branches , d'Iletes flottantes , sortoient de l'embouchure de la riviere de Pekitanoni avec tant d'impetuosité , qu'on ne pouvoit s'exposer à passer au travers sans grand danger ; l'agitation en estoit telle , que l'eau en estoit toute boueuse & ne pouvoit s'épurer. Pekitanoni est une riviere considerable , qui venant assez loin du costé du Nord-Ouest se décharge dans Mississipy ; plusieurs Bourgades de Sauvages sont placées le long de cette riviere : j'espere par son moyen faire la découverte de la mer Vermeille ou Golfe de Californie.

Nous jugeons bien par le Rum de vent que tient le Mississipy , que si elle continué dans la mesme route, qu'elle a sa décharge dans le Golfe Mexique. Il seroit bien avantageux de trouver la riviere qui va à la mer du Sud vers la Californie ; & c'est , comme j'ay dit , ce que j'espere de rencontrer par la Pekitanoni, suivant le rapport que m'en ont fait les Sauvages , desquels j'ay appris qu'en remonrant cette riviere pendant cinq ou six journées , on trouve une belle prairie de vingt ou trente lieues de long , il faut la traverser allant au Nord-Ouest ; elle se termine à une petite riviere sur

laquelle on peut s'embarquer . n'estant pas difficile de transporter les Canots par un aussi beau païs que cette prairie. Cette seconde riviere a son cours vers le Sud-Ouest pendant dix ou quinze lieues , apres quoy elle entré dans un petit Lac , qui est la source d'une autre riviere profonde , laquelle va au couchant , où elle se jette dans la mer. Je ne doute point que ce ne soit la mer Vermeille , & je ne desespere pas d'en faire un jour la découverte , si Dieu m'en fait la grace & me donne la santé , afin de pouvoir publier l'Evangile à tous les peuples de ce nouveau monde , qui ont croupy si longtemps dans les tenebres de l'infidélité. Reprenons nostre route , apres nous estre échapez comme nous pûmes du danger d'estre emportez par ce rapide ou torrent.

Après avoir fait environ vingt lieues au Sud, & un peu moins au Sud-Est, nous nous trouvons à une riviere apellée Ouaboussigou, dont l'embouchure est au 36 degré de latitude. Avant que d'y arriver nous passons par un lieu redoutable aux Sauvages , parce qu'ils estiment qu'il y a un Manitou , c'est à dire un Demon , qui devore les passans ; & c'est dequoy nous menaçoient les Sauvages qui nous vouloient détourner de nostre entreprise. Voicy ce Demon : C'est une petite anse de rochers, haute de vingt pieds , où se décharge tout le courant de la riviere , lequel estant repoussé contre celui qui

le suit , & attesté par une Isle qui est proche ; l'eau est contrainte de passer par un petit canal ; ce qui ne se fait pas sans un furieux combat de toutes ces eaux qui rebroulent les unes sur les autres , & sans un grand tintamarre , qui donne la terreur aux Sauvages qui craignent tout , mais cela n'empêche pas de passer & arriver à Ouaboukigou. Cette rivière vient des Terres du Levant ; où sont les peuples qu'on appelle Chouïanons en si grand nombre, qu'en un quartier on compte jusques à vingt-trois Villages & quinze en un autre , assez près les uns des autres. Ils ne sont nullement guerriers , ce sont peuples que les Iroquois vont chercher pour leur faire la guerre sans aucun sujet ; & parce que ces pauvres gens ne savent pas se défendre , ils se laissent prendre & emmener comme des troupeaux , & tout innocens qu'ils sont , ils ne laissent pas de ressentir la barbarie des Iroquois , qui les brûlent cruellement.

Un peu au-dessus de cette rivière dont je viens de parler sont des Falaises , où nos François ont apperceu une Mine de fer qu'ils jugent très-abondante.

Il y en a plusieurs veines , & un lit d'un pied de hauteur : on en voit de grands morceaux liés avec des cailloux. Il s'y trouve d'une terre grasse de trois sortes de couleurs , de pourpre , violette & rouge, l'eau dans laquelle on

lave prend la couleur de sang. Il y a aussi d'un sable rouge fort pesant, j'en mis sur un aviron qui en prit la couleur si fortement que l'eau ne la pût effacer pendant quinze jours que je m'en servois pour nager.

C'est icy où nous commençons à voir des cannes, ou gros roseaux, qui sont sur le bord de la rivière; elles ont un verd fort agreable, tous les nœuds sont couronnez de feuilles longues, étroites & pointues: elles sont fort hautes, & en si grande quantité que les Bœufs sauvages ont peine à les forcer.

Jusques à présent nous n'avons point esté incommodé des Maringouins, mais nous entrons comme dans leur pays; voici ce que font les Sauvages de ces quartiers pour s'en défendre: Ils élèvent un échafaut qui n'est que de perches, & par conséquent peu fermé & à jour, afin que la fumée passe au travers faisant du feu dessus & chasse ces petits animaux qui ne la peuvent souffrir; on se couche sur les perches, au-dessus desquelles sont des écorces étendues contre la pluie, & l'échafaut leur sert contre les chaleurs excessives & insupportables de ce pays, car on s'y met à l'ombre à l'estage d'embas, & on s'y garentit des rayons du Soleil prenant le frais du vent, qui passe librement au travers de cet échafaut.

Dans le même dessein nous fûmes contrains de faire sur l'eau une espèce de Cabane

avec nos voiles pour nous mettre à couvert des Maringoüins & des rayons du Soleil. Comme nous nous laissons aller en cet estat au gré de l'eau, nous apperceuîmes à terre des Sauvages armés de fuzils, avec lesquels ils nous attendoient; je leur presentay d'abord mon Calumet empanaché, pendant que nos François se mirent en deffense, & attendoient à tirer que les Sauvages eussent fait la premiere descharge; je leur parlai en Huron, mais ils ne répondirent pas un mot, ce qui me parut nous declarer la guerre; ils avoient néanmoins autant de peur que nous, & ce que nous prenions pour signal de guerre estoit une invitation qu'ils faisoient de nous approcher pour nous donner à manger. Nous débarquons donc & nous entrons dans leurs cabannes où ils nous presentent du bœuf sauvage & de l'huile d'Ours, avec des prunes blanches, qui sont excellentes; ils ont des fuzils, des haches, & des hoües, des cousteaux, de la rasade, des bouteilles de verre double, où ils mettent leur poudre; Ils ont les cheveux longs & se marquent à la façon des Iroquois; les femmes sont vestuës & coiffées comme des Hurones; ils nous assurent qu'il n'y a plus que dix journées jusques à la mer, qu'ils achetoient les estoffes des Europeens qui estoient du costé de l'Est; que les Europeens avoient des Images & des Chapelets, qu'ils joüoient des instrumens, qu'il y en avoit de faits comme moy,

& qu'ils en estoient bien receus : cependant je ne vis personne qui me parust avoir reçu aucune instruction pour la Foy, je leur en donnay ce que je pus avec quelques Medailles.

Ces nouvelles nous animèrent & nous firent prendre l'aviron avec une nouvelle ardeur, Nous avançons donc & nous ne voyons plus tant de prairies, parce que les deux costez de la riviere sont bordezz de hauts bois; les ormes, les cottonniers & les bois blancs y sont admirables pour leur grosseur & hauteur : la quantité de bœufs sauvages que nous entendions meugler nous fit croire que les prairies sont proches; nous voyons aussi des Caillies sur le bord de l'eau; nous avons vu un petit perroquet qui avoit la moitié de la teste rouge, l'autre moitié & le col jaune, & tout le corps verd. Nous estions descendus proche de 33 degrez d'élevation, allant presque toujours vers le Sud, quand nous apperceuſmes un Village sur le bord de l'eau nommé Mitchigamea; Nous eusmes recours à nostre Patronne & à nostre Conductrice la Sainte Vierge immaculée, & nous avions bien besoin de son assistance; car nous entendîmes de loin les Sauvages qui s'animoient au combat par leurs cris continuels; ils estoient armez d'arcs, de flèches, de massûes, de haches & de boucliers, ils se mirent en estat de nous attaquer par terre & par eau, une partie s'embarquèrent dans

de grands canots de bois, les uns pour monter la rivière, les autres pour la descendre, afin de nous couper chemin & nous envelopper de toutes parts; ceux qui estoient à terre alloient & venoient comme pour commencer l'attaque; en effet deux jeunes hommes se jetèrent à l'eau pour se venir saisir de mon canot, mais le courant de l'eau les ayant contraint de reprendre terre, l'un d'eux nous jeta sa massue qui passa par dessus nous sans nous toucher; j'avois beau leur montrer le Calumet & leur faire signe ou geste que nous ne venions pas en guerre, l'alarme continuoît toujours, & l'on se préparoit déjà à nous percer de flèches de toutes parts, quand Dieu toucha soudainement les cœurs des Vieillards qui estoient sur le bord de l'eau, sans doute par la venue de nostre Calumet qu'ils n'avoient pas bien reconnu de loin, mais comme je ne cessois de le faire paroître ils en furent touchés & arrêterent l'ardeur de leur jeunesse, & même deux de ces Anciens ayant jetté dans nostre Canot comme à nos pieds leurs arcs & leurs carquois pour nous mettre en assurance, ils y entrèrent & nous firent approcher de terre, où nous débarquâmes, non pas sans crainte de nostre part. Il fallut au commencement parler par gestes, parce que personne n'entendoit rien des six langues que je sçavois. Il se trouva enfin un Vieillard qui parloit un peu Illinois: Nous

leur fîmes paroître par nos présens que nous allions à la mer : Ils entendirent bien ce que nous leur voulions dire , mais je ne sçay s'ils conceurent ce que je leur disois de Dieu & des choses de leur salut , c'est une sentence jetée en terre qui fructifiera en son temps, Nous n'eûmes point d'autre réponse, sinon que nous apprendrions tout ce que nous demandions en un grand Village nommée Axamfca, qui n'estoit qu'à huit ou dix lieues plus bas : Ils nous présentèrent de la sagamité & du poisson , & nous passâmes la nuit chez eux avec assez d'inquietudes.

Nous nous embarquâmes le lendemain de grand matin avec nostre Interprete, un Canot où estoient dix Sauvages alloient un peu devant nous. Estans arrivez à une demi lieue de Axamfca , nous vîmes paroître deux Canots qui venoient au devant de nous : celui qui y commandoit estoit debout , tenant en main le Calumet , duquel il faisoit plusieurs gestes selon la custume du pays ; il vint nous joindre en chantant agreablement & nous donna à fumer , apres quoy il nous donna de la sagamité , & du pain fait de bled d'Inde , dont nous mangeâmes un peu , ensuite il prit le devant , & nous ayant fait signe de venir doucement apres luy, On nous avoit préparé une place sur l'échaffaut du Chef des Guerriers ; il estoit fort propre & tapissé de belles nattes.

de jônes sur lesquelles on nous fit asséoir ; ayant autour de nous les Anciens , qui estoient les plus proches apres les Guerriers, & ensuite tout le peuple en foule : Nous trouvâmes là par bonheur un jeune homme qui entendoit l'Illinois beaucoup mieux que l'Interprete que nous avions amené de Mitchigamea ; ce fut par son moyen que je parlay d'abord à toute cette assemblée par les presens ordinaires : ils admiroient ce que je leur disois de Dieu & des Mysteres de nostre sainte Foy , ils faisoient paroistre un grand desir de nous rettenir avec eux pour les pouvoir instruire.

Nous leur demandâmes ensuite ce qu'ils sçavoient de la mer ; ils nous répondirent, que nous n'en estions qu'à dix journées : que nous aurions pû faire ce chemin en cinq jours : qu'ils ne connoissoient pas les Nations qui l'habitoient , à cause que leurs Ennemis les empeschoient d'avoir commerce avec ces Europeans ; que les haches , couteaux , rasades que nous voyons leurs estoient vendus en partie par des Nations de l'Est , & en partie par une Bourgade d'Illinois placée à l'Oüest , à quatre journées de là ; que ces Sauvages que nous avons rencontré qui avoient des fusils , estoient leurs ennemis , lesquels leur fermoient le passage de la mer , & les empeschoient d'avoir connoissance des Europeans , & d'avoir avec eux aucun commerce ; qu'au reste nous

nous exposions beaucoup de passer plus outre, à cause des courses continuelles que leurs ennemis font sur la rivière, qu'ils courent continuellement.

Pendant cet entretien on nous apportoit continuellement à manger dans de grands plats de bois, tantost de la sagamité, tantost du bled entier, tantost d'un morceau de chien : toute la journée se passa en semblables festins.

Ces peuples sont assez officieux & liberaux de ce qu'ils ont, mais ils sont misérables pour le vivre, n'osans aller à la chasse des Bœufs sauvages à cause de leurs ennemis. Il est vray qu'ils ont le bled d'Inde en abondance, qu'ils sement en toute saison ; nous en vîmes en mesme temps qui estoient en maturité, d'autres qui ne faisoient que pousser, & d'autres qui estoient en lait ; de sorte qu'ils sement trois fois l'an : ils le font cuire dans de grands pots de terre qui sont bien faits : ils ont aussi des assiettes de terre cuite dont ils se servent à divers usages. Les hommes vont nus, portent les cheveux courts, ont le nez & les oreilles percez pour y mettre de la rassade : les femmes sont vêtues de méchantes peaux, noient leurs cheveux en deux tresses qu'elles jettent derrière leurs oreilles, & n'ont aucune rareté pour se parer : Leurs festins sont sans nulle ceremonie, ils presentent aux invitez de grands plats dont chacun

mange à discrétion , & se donnent les restes les uns aux autres : leur langue est extrêmement difficile , & je ne pouvois venir à bout d'en prononcer aucun mot , quelque effort que je pusse faire : leurs Cabanes , qui sont faites d'écorce , sont longues & larges ; ils couchent aux deux bouts , élevez de deux pieds de terre ; ils y gardent leur bled dans de grands paniers faits de cannes , ou dans des bourdes grosses comme des demy bariques.

Ils ne savent ce que c'est que le Castot, leurs richesses consistent en peaux de Bœufs sauvages : Ils ne voyent jamais de neige chez eux , & ne connoissent l'Hyver que par les pluies , qui y tombent plus souvent qu'en Esté : Nous n'y avons point mangé d'autres fruits que des melons d'eau ; s'ils sçavoient cultiver leur terre, ils en auroient de toute sorte.

Le soir les Anciens firent un Conseil secret, dans le dessein que quelques-uns avoient de nous casser la tête pour nous piller , mais le Chef rompit toutes ces menées , il nous envoya querir pour marque d'une parfaite assurance , il dansa le Calumet devant nous de la façon que j'ay décrit cy-dessus , & pour nous ôter toute crainte il m'en fit présent.

Nous fîmes Monsieur Joliet & moy un autre conseil pour deliberer sur ce que nous aurions à faire ; si nous passerions outre , ou si nous
nous

nous contenterions de la découverte que nous avions faite.

Après avoir attentivement considéré que nous n'étions pas loin du Golfe Mexique, dont le bassin estant à la hauteur de 31 degré 40 minutes, nous ne pouvions pas en estre esloignez plus de deux ou trois journées, qu'indubitablement la rivière de Mississipi avoir sa décharge dans la Floride au Golfe Mexique & non pas du côté de l'Est dans la Virginie, dont le bord de la mer est à 34 degrez que nous avons passé sans estre encore neantmoins arrivez à la mer, ny aussi du côté de l'Oüest à la Californie, pourte que nous devions pour cela avoir nostre route à l'Oüest ou à l'Oüest-Sud-Oüest, & nous l'avions toujours au Sud. Nous considerasmes de plus, que nous nous exposerions à perdre le fruit de nostre voyage, duquel nous ne pourrions donner aucune connoissance, si nous allions nous jetter entre les mains des Espagnols, qui sans doute nous auroient du moins retenus prisonniers; outre cela nous voyions bien que nous n'étions pas en estat de résister à des Sauvages allies des Européens, nombreux & experts à tirer du fuzil, & qui infestoient continuellement le bas de cette rivière; qu'enfin nous avions pris toutes les connoissances qu'on peut souhaiter dans certe découverte. Toutes ces raisons nous firent conclure pour le retour que

nous declarâmes aux Sauvages, & pour lequel nous nous préparâmes après un jour de repos.

Après un mois de navigation, en descendant sur Mississipi depuis le 24 degré jusques au 34, & plus, & après avoir publié l'Evangile autant que j'ay pû aux Nations que j'ay rencontré, nous partons le dix-sept Juillet du Village des Axanica pour retourner sur nos pas. Nous remontons donc le Mississipi, qui nous donne bien de la peine à remonter ses courans; il est vray que nous le quittons vers le 38 degré pour entrer dans une autre riviere qui nous abrege de beaucoup le chemin, & nous conduit avec peu de peine dans le Lac des Illinois.

Nous n'avons rien vu de semblable à cette riviere où nous entrons, pour la bonté des terres, des prairies, des bois, des Bœufs, des Cerfs, des Chevreuils, des Chats sauvages, des Outardes, des Cygnes, des Canards, des Perroquets & mesmes des Castors; il y a quantité de petits Lacs & de petites rivières. Celle sur laquelle nous navigeons est large & profonde, paisible pendant soixante-cinq lieues; le Printemps & une partie de l'Esté on ne fait de transport que pendant une demie lieue. Nous y trouvâmes une Bourgade d'Illinois nommée Kuilka, composé de soixante quatorze Cabanes; ils nous y ont tres bien receus, & ils m'ont

obligé de leur promettre que j'y retournerois pour les instruire. Un des Chefs de cette Nation avec la jeunesse nous est venu conduire jusques au Lac des Illinois, d'où enfin nous nous sommes rendus dans la Baye des Puants sur la fin du mois de Septembre d'où nous estions partis vers le commencement du mois de Juin.

Quand tout le Voyage n'auroit valu que le salut d'une ame, j'estimerois toutes mes peines bien recompensées, & c'est ce que j'ay sujet de présumer; car lorsque je retournois nous passâmes par les Illinois de Perôiacca, je fis trois jours à leur publier les mysteres de nostre Foy dans toutes leurs Cabannes, apres quoy comme nous nous embarquions, on m'apporta au bord de l'eau un enfant moribond que je baptisay un peu avant qu'il mourust, par une providence admirable, pour le salut de cette ame innocente.

F I N.